

Le développement de la culture entrepreneuriale et l'école

28 juin 2006, L'Ascension

Par Paul Inchauspé

Note - J'ai assisté à la journée d'information et de réflexion sur le développement de la culture entrepreneuriale organisée par les écoles primaire et secondaire du secteur Nord du Lac-St-Jean. Voici les observations et les réflexions que j'ai communiquées aux participants en fin de journée.

Pourquoi le développement d'une culture entrepreneuriale est-elle nécessaire dans l'environnement immédiat de votre école? L'école, vos écoles, peuvent-elles participer à ce développement tout en restant fidèles à leur mission? Et si oui, comment? J'ai articulé ce que j'ai entendu aujourd'hui et les réflexions que cela m'a suscitées autour de ces questions.

1- Le Besoin

D'où vient ce besoin? Pourquoi apparaît-il maintenant?

La **préoccupation du développement de l'esprit d'entreprise** au sein de la société québécoise prend de plus en plus d'importance.

Deux situations alimentent plus particulièrement cette préoccupation. Et ces deux situations sont présentes dans votre région.

A – Les **effets de l'industrialisation par la grande entreprise** sont facilement perceptibles.

Il fallait être audacieux et entrepreneur pour développer le Québec agricole : terres à défricher, effets du climat à maîtriser... Cet esprit d'entreprise s'est apaisé par la sédentarisation et surtout par suite des effets de l'industrialisation par la grande entreprise.

Au début du 20e siècle, le développement s'est fait par l'industrialisation, d'abord des matières premières (forêt, mines...), puis de leur transformation (aluminium, papeteries...).

Les effets néfastes d'un développement par la seule grande entreprise sont maintenant connus :

- les intérêts de la grande entreprise ne sont pas à long terme ceux du développement local. Ses intérêts sont économiques et seul l'intérêt économique détermine leur maintien (voir la délocalisation actuelle de la production de l'aluminium vers l'Extrême-Orient);

- quand le fournisseur principal du travail est la grande entreprise, et cela depuis des dizaines d'années, cela tue le goût du risque chez les jeunes et le développement de la petite entreprise. Cette culture développée par la grande entreprise arrive même à créer une image négative de l'entrepreneur. C'est un joueur, un « gambleur » dont il faut se méfier.

B — Les collectivités rurales font face à un problème de développement si elles ne veulent pas décliner.

Les principales difficultés signalées chez vous sont :

- le recul démographique,
- le groupe d'âge qui quitte le plus est celui de 18-24 ans,
- réussite scolaire peu valorisée : scolarité plus faible,
- taux de chômage plus élevé qu'ailleurs.

Comment arrêter ce déclin? Pour réagir à cette situation, la prise en main actuelle de ce développement par les acteurs locaux met l'accent sur deux choses qui devraient concerner l'école (cf. présentation d'Andrée Pilote) :

- la mise en valeur du capital humain,
- le soutien à l'entrepreneuriat individuel et collectif.

Face à cette situation, les milieux se mobilisent et interpellent l'école.

La mobilisation des milieux prend plusieurs formes :

- un mouvement social de maintien des petites communautés et de revitalisation des régions prend de l'extension;
- les pouvoirs politiques sont interpellés : cf. l'adoption d'une politique de développement rural;
- mais les communautés locales ne comptent pas sur les seules ressources gouvernementales, les acteurs locaux se mobilisent; les exemples de cette mobilisation sont nombreux. La notion de « développement local » prend de l'importance dans les régions de ressources;
- des actions de développement local sont menées par les acteurs économiques et sociaux;
- des petites communautés se mobilisent pour le maintien de la dernière école de village. Le maintien ou le retour de jeunes familles dans ces communautés est conditionné par l'image positive et la vitalité de l'école.

L'école commence à se sentir interpellée. L'école est restée longtemps un peu passive, insensible aux besoins de sa communauté. Pour elle, la communauté c'était les parents et non les acteurs sociaux ou économiques. Quelques signes de l'implication nouvelle de l'école face aux problèmes de développement de leur communauté :

- Le mouvement de « l'école éloignée en réseau » tend à maintenir vivantes des petites écoles de village avec les acteurs locaux, les nouvelles technologies de l'information pouvant en effet permettre de briser l'isolement et la dispensation de services malgré la distance.
- Des Commissions scolaires et le ministère recherchent un rapprochement de l'école par rapport à sa communauté. On commence à parler de « l'école communautaire ». Cette préoccupation des instances officielles prendra de plus en plus d'importance.
- Dans certains milieux, des écoles prennent des initiatives : l'école étant une des conditions essentielles du développement dans sa communauté, comment alors accepter de ne rien faire alors que l'on voit cette communauté périlcliter ou affronter des problèmes ?
- Dans votre commission scolaire, deux de vos écoles font déjà partie du Réseau des écoles microentreprises : l'école primaire Bon-Pasteur et l'école secondaire Jean Gauthier. (cf. Exposés de Julie Plourde et de Joël Harvey sur les réalisations dans cette dernière école).

C - Cette interpellation de l'école prendra, dans votre région, la forme d'une demande accrue de développement de la culture entrepreneuriale chez les jeunes.

Et cela pour les raisons suivantes :

- la nécessité de rebâtir une culture entrepreneuriale dans votre région est une nécessité qui sera de plus en plus évoquée par tous les acteurs de votre région;
- il y a eu depuis plusieurs années dans votre région une mobilisation de tous les acteurs autour de la réussite scolaire et de la valorisation de l'école. Cette action a produit des fruits : les commissions scolaires de votre région ont le plus haut taux de diplomation du Québec.

La question qui se posera maintenant sera la suivante : on a réussi à augmenter la réussite scolaire, ne pourrait-on de la même façon réussir autre chose : développer l'esprit d'entreprendre chez les élèves? Ici, il y aura une demande de retour d'ascenseur : les acteurs sociaux et économiques ont répondu à la demande de la valorisation de l'école faite par les acteurs scolaires et ils solliciteront en retour l'aide de l'école.

Le besoin est évidemment là. La demande aussi, si on sait l'entendre. Vous devez donc être prêts à y répondre. Mais j'ai perçu chez certains d'entre vous un doute. Développer une culture entrepreneuriale, cela est-il du ressort de l'école? L'école peut-elle vraiment le faire tout en faisant ce qu'elle doit d'abord faire?

2- La Réponse

L'école peut-elle développer chez les élèves les aptitudes et les attitudes de l'entrepreneur?

A — Un constat : Oui, c'est possible, mais à la fin des études.

Depuis une vingtaine d'années, le développement de l'esprit d'entreprise des futurs diplômés est devenu un des thèmes de l'enseignement et la recherche au sein des écoles de gestion. Cette préoccupation s'appuie, entre autres, sur la constatation que la majeure partie des nouveaux emplois est créée par des entreprises nouvelles, notamment dans le domaine des hautes technologies. Puis, cette même préoccupation s'est diffusée aux différents programmes technologiques universitaires ou collégiaux.

Mais une telle formation se concentre dans les phases finales de la formation, celles qui sont plus particulièrement destinées à l'emploi : enseignement professionnel, enseignement technique, enseignement universitaire, l'éducation des adultes. De plus, ses objets sont essentiellement économiques : création d'entreprises, concours de créations d'entreprises, incubateur d'entreprises.

Mais, quand on veut que l'école développe l'esprit d'entreprise au primaire et au secondaire, veut-on développer ces pratiques?

B — Des doutes : mais peut-on le faire avant?

Se préoccuper du développement du goût d'entreprendre au primaire ou au premier cycle du secondaire à des périodes de scolarité qui sont loin de l'insertion à l'emploi n'est-il pas contraire aux objectifs de formation qu'il faut viser à ces niveaux d'études?

De plus, l'école elle-même est-elle un milieu propice au développement de l'esprit d'entreprise? N'est-ce pas un milieu qui valorise la passivité, la répétition, l'application de normes, toutes choses contraires à l'esprit d'entreprise? Et donc n'est-il pas illusoire de penser que l'école puisse réellement développer l'esprit d'entreprise?

C - Et pourtant c'est possible : si ce qu'on vise c'est le développement de l'esprit qui caractérise ceux qui entreprennent (l'esprit d'entreprise) et celui de la culture entrepreneuriale.

Et cela est possible pour trois raisons :

— Un entrepreneur, c'est quelqu'un qui se met à risque pour produire des biens et des services. Entreprendre, c'est donc s'engager personnellement. Cet engagement personnel résulte de trois choses : a) du désir de l'accomplissement de soi (on s'accomplit, on grandit, on se réalise par ce qu'on entreprend), b) du désir de l'exigence de l'exercice de la responsabilité (on aime être celui sur lequel on peut compter), c) du désir de la liberté (on veut créer et innover, hors des sentiers battus). De plus pour réussir quand on entreprend, il faut encore trois choses : a) le sens de l'équipe et du travail d'équipe, b) l'acceptation de l'effort, c) le désir et le goût de la réussite.

Or, ce sont justement de telles attitudes qui caractérisent *l'esprit d'entreprise* que peuvent et veulent développer, dans l'acquisition des activités scolaires elles-mêmes, des pédagogies de la découverte et de la collaboration qui peuvent s'instaurer dans les classes.

— L'école, dans la classe ou en dehors de la classe, a toujours été l'occasion de projets proposés aux élèves. Mais on peut faire en sorte que ces projets soient déjà organisés ou soient l'occasion du développement de *l'esprit d'entreprise* par les élèves. C'est ce que font certaines écoles.

Des projets conçus dans cette perspective demandent aux élèves qu'ils mobilisent des connaissances, des savoir-faire, les ressources de leur environnement. Les activités scolaires, elles-mêmes, prennent alors sens et elles leur sont nécessaires pour réaliser leur projet.

— Certaines écoles font de l'entreprenariat une des valeurs éducatives importantes de leur projet éducatif (ex. réseau des écoles micro-entreprises environnementales, écoles-entreprises du type CEFER).

En développant ainsi la *culture entrepreneuriale* au sein de l'école, l'équipe-école obtient une meilleure cohérence des actions entreprises dans l'école, crée une dynamique entre l'école et sa communauté, accentue l'identité de l'école et renforce le sentiment d'appartenance chez les élèves et le personnel.

Dans son activité propre qui est d'instruire et de faire apprendre, l'école peut donc développer chez les élèves les aptitudes et les attitudes de l'entrepreneur. Elle peut aussi créer en son sein une culture de valorisation de ces attitudes et aptitudes. Ce faisant, elle répond à un besoin de la communauté et elle en ressort elle-même (les élèves et leur formation, le personnel et sa valorisation) gagnante.

D - On peut même aller plus loin : on peut développer à l'école le *goût* d'entreprendre.

L'école sait évidemment enseigner, faire apprendre, éduquer même, et pour elle, éduquer, c'est le plus souvent enseigner et inculquer des valeurs. Mais peut-elle donner le goût? Et quand elle le fait comment fait-elle? Je pose cette question parce que je lis ici ou là que l'école devrait *inculquer* l'esprit d'entreprise chez les élèves, ce qui n'est pas la même chose que *donner* ou *cultiver le goût*.

Que fait-on quand on veut développer *le goût* de quelque chose?

- Pour donner le goût, **il faut s'y prendre tôt**. C'est très jeune que l'on prend goût et que l'on donne le goût. Les mamans qui veulent donner le goût de la musique à leur enfant le savent, comme les papas qui veulent leur donner le goût du sport et sont dans les arénas, tôt, les fins de semaine.
- Pour qu'il y ait développement du goût, **il faut qu'il y ait expérience, et expériences répétées**. Il y a un lien entre les habiletés qu'on développe et les habitudes : les déficiences de l'une expliquent celles de l'autre. Moins on a d'habiletés, moins on pratique, moins on développe l'habitude et donc moins on développe des habiletés... Mais il y a un cercle vertueux inverse : plus on pratique, plus... Et plus on a du plaisir.

- Pour qu'il y ait développement du goût, **il faut donc qu'il y ait aussi du plaisir**. Et ce plaisir est davantage celui de l'activité elle-même, que celui de l'objet de l'activité. Avoir le goût des maths, ce n'est pas nécessairement aimer les maths, c'est aimer résoudre les problèmes de maths et avoir du plaisir à le faire.

C'est pourquoi deux périodes me semblent propices pour développer l'esprit d'entreprise et le goût d'entreprendre chez les élèves : la période des études primaires et l'adolescence. Pour l'enfance, c'est évident. Et la cinquantaine d'écoles du Réseau des écoles micro-entreprises environnementales le montre bien.

Mais pour l'adolescence? C'est sans doute une nécessité quand on comprend ce qu'est l'adolescence.

Il faut distinguer la puberté de l'adolescence. La puberté est une étape de développement de la personnalité dans laquelle les transformations du corps et la maturation physiologique et sexuelle jouent un rôle important dans la construction de l'identité du jeune. C'est une étape obligée de son développement. L'adolescence, elle, est un phénomène social et culturel. C'est l'allongement du temps écoulé entre la maturation physiologique et l'insertion socioprofessionnelle, par suite de l'obligation scolaire, qui crée le phénomène de l'adolescence. Dans les sociétés traditionnelles, il n'y a pas d'adolescence, à la maturation physiologique correspond l'insertion dans le travail. Dans les sociétés traditionnelles, l'adolescence est un privilège social de quelques-uns, de ceux qui font des études. Leur énergie physique est investie dans le travail intellectuel. Ils y voient un avantage social et les emplois auxquels ils se destinent vont requérir peu d'investissement physique.

Or, cette situation, comme situation d'ensemble pour les jeunes, est profondément changée. Ce qui était le destin de quelques-uns devient celui de tous. L'allongement de la scolarité produit un phénomène nouveau, celui de **l'adolescence de masse**. Des générations de jeunes ressentent désormais leur métamorphose corporelle à l'école. Et si l'on n'y prend pas garde, ils n'y trouveront pas les lieux où ils pourraient utiliser et libérer leur énergie pour en faire du social ou du culturel.

Cette situation n'est pas près de changer. Une telle distorsion entre l'énergie physique, la vitalité ressentie et le manque d'occasions qui permettraient de les canaliser produit, et en plus grande quantité qu'antérieurement, des phénomènes observables dans les comportements des jeunes. Pour certains, la violence devient une forme d'adaptation : faute de canalisation, l'énergie explose dans tous les sens. Pour d'autres, la réaction à une situation qui privilégie l'immobilité se trouve dans la fugue, ou l'instabilité, ou les impulsions agressives. Pour d'autres encore, cette réaction prend la forme de l'auto-violence, celle de l'angoisse — on est plein de vitalité, on a une conscience aigüe du monde et pourtant on est convié à ne rien faire — ou celle de la passivité, moyen d'adaptation à un monde sans idéal et sans défi. C'est cette même passivité qui est vécue dans ces classes mornes d'adolescents qui s'ennuient. Or l'ennui est toujours le signe d'une énergie inemployée.

Comment, quand on a compris ces choses, ne pas se demander si l'organisation d'activités à caractère entrepreneurial n'est pas nécessaire pour les élèves en adaptation scolaire (les CEFER ont ouvert ce chemin) ou même pour les autres élèves (dans certains endroits, les activités organisées dans le cadre du programme *Agir autrement* ouvrent aussi des chemins).

En conclusion

En éducation, il y a ce qu'on peut faire et ce qui peut arriver.

Et il peut arriver des choses extraordinaires qu'on n'avait pas planifiées.

Brian Scullion et Alain Goulet nous ont dit les choses qui font l'entrepreneur:

- le rêve. Mais derrière le rêve, il y a le désir, le goût de créer;
- la vision. Mais la vision, c'est l'innovation, une manière différente de voir les choses. Les choses étaient déjà là, mais on ne les voyait pas;
- la constance, la ténacité, malgré les difficultés;
- la capacité de susciter le rassemblement et la collaboration autour du projet.

Pensez-vous qu'une école qui aurait permis à des enfants et à des jeunes de découvrir ces choses aurait perdu son temps?

Le 28 juin 2006
Jardin Scullion,
L'Ascension